

Populisme et convictions

La tentation de la radicalité et ses limites pour lutter contre le statu quo. Comment en sortir ?

1) En guise d'introduction, un extrait de l'encyclique *Laudato si* sur le devoir de penser en tenant compte des « signes des temps » :

« Les réflexions théologiques ou philosophiques sur la situation de l'humanité et du monde, peuvent paraître un message répétitif et abstrait, si elles ne se présentent pas de nouveau à partir d'une confrontation avec le contexte actuel, en ce qu'il a d'inédit pour l'histoire de l'humanité. »

Cette phrase incite à ne pas penser hors-sol, à avoir présent à l'esprit la situation du monde dans lequel nous vivons. Comme en écho, on peut évoquer cette phrase du philosophe Emmanuel Mounier après l'ébranlement moral et intellectuel de la seconde guerre mondiale : « L'événement sera notre maître intérieur »

Tout ce que je vais dire sera coloré par un sentiment tragique, ou pour mieux dire apocalyptique. Notre situation historique est totalement inédite, notamment parce que l'humanité va devoir affronter une crise écologique globale aux conséquences multiples et dont l'ampleur est encore largement imprévisible, mais que l'on sait dramatiques. On voit se creuser la contradiction entre une situation objective d'interdépendance croissante entre les peuples et des tendances politiques et idéologiques au repli sur soi, comme si le sentiment d'insécurité face à un avenir incertain ne trouvait pas d'autre réponse que la consolidation des identités héritées du passé. Cette situation n'incite pas à l'optimisme.

Le mouvement des gilets jaunes illustre à sa manière l'ampleur des contradictions, l'impossibilité d'une véritable transition écologique sans transformations sociales profondes. La première conséquence de ce mouvement : l'enterrement probable pour quelques années de la fiscalité écologique.

2) Les situations dramatiques appellent des attitudes radicales, mais qu'est-ce qu'une bonne radicalité ?

Laissons-nous guider un instant par l'étymologie. Celle du mot radicalité assez claire : il faut prendre les problèmes « à la racine ». De là on glisse vite vers une image violente : arracher les mauvaises herbes, purifier ce qui doit l'être. Quand on parle de radicalité, la tentation de reverser la table, de la purification, du « dédagisme » comme on dit aujourd'hui, n'est jamais loin. Cette question de l'arrachage des mauvaises herbes vient de loin : elle était déjà sous-jacente dans la parabole du bon grain et de l'ivraie. Jésus n'était pas avare de paroles radicales, mais toujours pour rappeler que les frontières entre le bien et le mal passent en chacun d'entre nous. Les racines de ce qu'il faut arracher sont en nous-mêmes : la poutre qui est dans notre œil (et non la paille qui est dans celui de notre prochain), où même nos propres membres s'ils sont une occasion de chute. Un chrétien ne devrait jamais oublier que ce que les humains appellent radicalité tend toujours vers la violence au détriment d'un bouc émissaire. On voit encore ces temps-ci à quelle vitesse revient l'envie, sinon de couper des têtes, du moins de « dégager » tel ou tel responsable.

Mais la question du rapport entre radicalité et violence se complique encore du fait qu'il peut exister un ressenti violent de la radicalité qui ne reflète pas nécessairement une violence réelle. Des comportements en rupture avec la norme dominante peuvent être perçus comme implicitement violents, dans la mesure où ils sont compris comme impliquant une posture de supériorité morale. On l'observe en matière d'écologie (exemple pris dans les résultats d'une enquête sociologique dans un territoire des Alpes, au sud de Grenoble), mais on pourrait bien sûr parler longuement du cas des mœurs. Or, en réalité, nous le savons, personne n'est en situation de donner des leçons.

En pratique, il n'est pas si simple d'exprimer un sentiment d'urgence, d'être dérangeant sans donner l'impression de vouloir exercer une violence symbolique. C'est un problème bien connu de la communication en matière d'écologie : il existe toute une littérature sur les effets pervers du catastrophisme. Pourtant, force est de constater que le discours lénifiant sur la « croissance verte » ou la « transition écologique » n'obtient pas de meilleur résultat.

3) La radicalité, ce devrait être d'abord la radicalité de la pensée....

La bonne radicalité, c'est d'abord la radicalité de la pensée.

Qu'est-ce que cela veut dire ? D'abord aller au bout des conséquences logiques de ce que l'on voit et de ce que l'on sait. Le devoir de cohérence est l'autre nom de la radicalité.

Je pense ici à une phrase du philosophe Jean-Pierre Dupuy, par laquelle il caractérise notre aveuglement et notre inaction face à la menace écologique, mais qui, bien-sûr, à une portée plus large : « nous ne croyons pas ce que nous savons ». Nous sommes parfaitement informés, en réalité depuis des décennies, du caractère non durable de notre modèle de développement, mais tout ce passe comme si ce savoir avait peu de prise face à un certain nombre d'évidences et de routines qui guident nos comportements.

La première des radicalités, c'est donc de faire l'effort de croire ce que nous savons. Oui, nous savons pertinemment que le monde est sur une très mauvaise pente, mais nous ne le croyons pas, et il est important de comprendre pourquoi.

Trois types d'obstacles, au moins, nous empêchent d'être cohérents :

- Tout d'abord, il nous est très difficile d'admettre que nous faisons partie du problème et que nos propres modes de vie ne sont pas durables. Penser de manière radicale, c'est prendre le risque de penser contre soi, d'être confronté à des contradictions quasi insolubles. Je vais prendre un exemple personnel : ma fille travaille à NY, ce qui me conduit à voyager en avion plus souvent que je ne le devrais....
- Deuxièmement, nous devons faire face à des contradictions idéologiques, qui ne sont pas les moins difficiles à affronter. Il faut admettre que certains faits contraignants sont susceptibles de nous obliger à réviser certaines de nos convictions. Je prendrai l'exemple de la démographie : combien de chrétiens reculent devant les conséquences de la simple arithmétique ?
- Troisièmement, enfin, nous vivons dans un « cadre de rationalité » – c'est à dire dans un environnement social fait d'une multitude d'incitations, de signaux, de modèles de raisonnement et de comportement – qui confortent un certain ordre des choses. Pour simplifier, on peut parler de « Raison économique ». Ce cadre de rationalité est tellement puissant que tout ce qui n'y entre pas a tendance à être expulsé ou marginalisé.

Bien entendu, il ne suffit de penser. La radicalité doit se traduire en acte, on ne peut être cru sans un minimum d'exemplarité. L'encyclique parle de « conversion écologique » : on imagine mal une conversion qui reste purement intellectuelle.

4) La radicalité, c'est aussi de ne pas transiger avec les exigences d'une information rigoureuse

Mais je n'oublie pas que je m'adresse à des journalistes, dont le métier est de dire ce qu'ils voient et ce qu'ils comprennent de la réalité. Il me semble que leur mission principale se situe dans l'ordre de la communication. Au minimum :

- Devoir de rigueur, de précision et de continuité La chasse au « Fake news » se développe, et c'est heureux, mais cela ne suffit pas. En matière d'écologie, notamment, il faut payer le prix d'une pédagogie difficile sur des questions parfois complexes. Et, d'abord, il faut savoir parler chiffres, avec le souci de familiariser les gens avec des indicateurs dont ils apprennent progressivement la signification, afin que l'évolution des principaux paramètres de l'état de la planète leur deviennent aussi familiers que, par exemple, le taux de croissance du PIB ou le taux de chômage. Un exemple : je commence tous mes exposés sur l'écologie en parlant des indicateurs de « découplage ». C'est fondamental. Or, il n'est jamais question du découplage dans la presse.
- Devoir de hiérarchisation. Les gens, comme nous tous, sont submergés d'informations/ Il est important de les aider à les hiérarchiser. Il faut aussi les aider à comprendre que certains problèmes sont plus importants que d'autres. Ce qui veut dire qu'il ne faut pas se contenter de refléter et d'amplifier l'importance que prennent certaines questions dans le débat public. Prenons l'exemple du nucléaire. L'écologie politique a fait de la question du nucléaire un marqueur identitaire, et de la fermeture de Fessenheim un objectif stratégique. On devrait pouvoir dire que cela ne reflète pas forcément la hiérarchie des problèmes écologiques. Il faut rappeler à temps et à contretemps que le risque climatique est incommensurable avec le risque nucléaire (rappel d'un sondage montrant la confusion des deux dans l'opinion publique).
- Devoir de transversalité : il faut refuser de traiter les problèmes de manière compartimentée. Par exemple, quand un homme politique parle des perspectives de croissance, il faudrait au moins instiller le doute, et rappeler que de nombreux experts considèrent que la croissance économique, sous sa forme actuelle, n'est pas écologiquement soutenable.
- En fin de compte, n'est-il pas de votre devoir d'accompagner la « conversion écologique » de la population ?

Lourdes, 31 janvier 2019.